

Christine Pagnouille

Traduire la figure de style

Le TRACT a encore frappé. Samedi 18 octobre 2003, suite à une action préméditée de longue date au sein de ce Centre de recherche en traduction et communication transculturelle, la figure de style a dû subir tous les outrages : quand l'arme n'était pas la stylistique ou la linguistique énonciative, c'était l'analyse de ses implications politiques et culturelles ou de sa fonction dans l'indétermination nécessaire au récit.

Deux ou trois remarques d'abord à propos de ces journées et colloques régulièrement organisés à l'Institut du monde anglophone de Paris III d'abord et pendant des années par Paul Bensimon, maintenant par Christine Raguét. Ce sont de vraies rencontres où se côtoient et s'écoutent des chercheurs à tous les niveaux de la hiérarchie universitaire (de l'étudiant de DEA au professeur à la retraite) et d'autres qui ne s'inscrivent dans aucune structure institutionnelle, qui rassemblent linguistes, stylisticiens, critiques, traductologues, tous et chacun préoccupés avant tout de traduction, pas seulement en théorie, mais textes à l'appui (comment telle tournure a-t-elle été traduite ? Pourquoi ?). Chaque exposé ou presque est d'ailleurs accompagné de textes de référence (qui sont ensuite reliés dans le deuxième cahier qui accompagne chaque numéro de la revue *Palimpsestes*, inséparable de ces rencontres) et suivi d'un débat, souvent animé, avec l'auditoire.

Imaginez l'amphithéâtre entièrement rénové de l'Institut du monde anglophone, rue de l'École-de-Médecine, la lumière qui entre à flots (figure de style oblige), des étourneaux qui pépient sur la coupole. Après les chirurgiens barbiers du XVII^e siècle et les apprentis dessinateurs de la fin du XVIII^e, ce sont aujourd'hui les quelque 300 étudiants de l'École doctorale en

études anglophones qui jouissent de ce cadre prestigieux, comme le rappelle Mme Halimi en ouverture.

Trois intervenants le matin, quatre l'après-midi. Maryvonne Boisseau applique une connaissance pointue de la linguistique énonciative à l'étude de la traduction (ou de la non-traduction) de la métaphore récurrente du feu et de la flamme dans quatre versions anglaises de *Phèdre* : celles de Henderson, Lowell, Wilbur et Mahon. Elle met en évidence la fonction des images dans l'original (qui met parfois en jeu tout un réseau de sonorités et d'effets rhétoriques et prosodiques) et montre comment les traductions proposées vont du silence à l'excès métaphorique en passant par l'araselement.

Dans la deuxième intervention, Joan Bertrand examine les traductions de la structure très courante « an N1 of N2 » dans *Tender is the Night* chez Marguerite Chevalley (1973) et chez Jacques Tournier (1985). Malgré les louanges prodiguées par les Fabre lors de la parution de la traduction de Tournier, il apparaît que, si Chevalley rate effectivement des mots clés dans l'économie de l'ensemble, Tournier se livre souvent à de la sur-traduction et perd ainsi l'effet d'étrangeté provoqué par certaines collocations. En ajoutant un « presque » par ci, un « comme si » par là, il mitige et édulcore, renonçant ainsi à l'impact de ces images.

Le dernier intervenant de la matinée, Michael Cronin (qui s'exprime en anglais tout comme plus tard Anna-Louise Milne) ne parle pas tant de la traduction de la figure de style que du lien étroit qui existait entre figures de rhétorique *et* traduction à l'époque élisabéthaine (c'étaient les deux principales disciplines enseignées dans les universités) et de leurs implications politiques et idéologiques. Il commente quelques extraits dans le contexte de la colonisation de l'Irlande qui, du XII^e au XVI^e, avait changé de nature, et de territoriale était devenue idéologique. Il apparaît que l'une et l'autre (l'éloquence et la traduction), à des titres divers, sont perçues à la fois comme des instruments de manipulation des âmes, puissants et donc précieux, et comme des vecteurs potentiels d'infiltration de l'ennemi.

Rapide déjeuner au « Bouillon Racine », puis les travaux reprennent. Première intervenante de l'après-midi, je montre comment, dans *Witchbroom*, le roman de Lawrence Scott qui retrace toute l'histoire de Trinidad / Kairi depuis l'arrivée des premiers Européens, les images et les références qui acquièrent valeur emblématique tissent un réseau en rapport avec le propos central de l'ouvrage : la violence de la conquête et de l'exploitation d'une part, le mélange inextricable des races d'autre part, et à

partir de quelques exemples, je souligne la vigilance nécessaire au traducteur s'il ne veut pas les escamoter.

Françoise Baret-Thau se penche sur l'aplatissement que subissent une série de métaphores inquiétantes au début de *Wuthering Heights* dans la plupart des traductions existantes, à quelques exceptions près. Un aspect particulièrement intéressant de son intervention est l'attention portée aux répétitions et à la ponctuation, procédés stylistiques dont l'effet est rarement respecté.

Anna-Louise Milne examine comment le traducteur anglais du roman de Tournier *Vendredi ou les limbes du Pacifique* a pu, ou non, rendre le caractère indéterminé que suggère une figure de style récurrente : la personnification de protagoniste inanimé (l'île bien sûr, mais aussi la mer, le bateau, le soleil). Dans le texte anglais, les choix sont clairs : l'île – Speranza – est un personnage féminin de plein droit ; les autres suggestions de présence inanimées en revanche sont souvent escamotées, normalisées.

René Suhamy enfin nous livre quelques commentaires personnels à partir de deux traductions récentes : *Hamlet* et *Ivanhoe*. Il nous parle d'abord de quelques métaphores qui s'avèrent plus difficiles à traduire qu'il n'y paraît de prime abord, puis du choix que doit opérer le traducteur chaque fois qu'il rencontre une hypallage (le déplacement est-il intentionnel ou dû à une écriture trop rapide ? Faut-il le garder ou rectifier la logique ?). Enfin, que faire lorsque l'intertextualité s'en mêle, lorsque Walter Scott cite de mémoire, souvent imparfaitement, l'un ou l'autre vers du grand Bill ? Ce dernier exposé, plein d'humour et de bon sens, débouchait sur le thème du prochain colloque – l'intertextualité – qui aura lieu les 15 et 16 octobre 2004.

Alors, à l'année prochaine ?